

L'amour dans le transfert selon Freud et Lacan

Échanges dialogués avec Jean-Richard Freymann

Clinique Sainte-Barbe, 28 juin 2016

Martine Chessari

« *Aimer c'est donner ce qu'on n'a pas* »

J. Lacan

« Au commencement était l'amour... »

Cela pourrait être le premier vers d'un poème, c'est en fait toute la question de la psychanalyse interrogée dans ses principes, ses fondements théoriques, sa praxis et ses visées.

Je propose d'aborder le concept de transfert, qui est le levier fondamental de la praxis analytique, à partir de la question inaugurale de l'amour. Ce sera ma façon de rendre hommage à l'enseignement incontournable de François Perrier, entre Freud et Lacan.

« Au commencement fût l'amour », c'est, en fait, Lacan lui-même qui le dit dans son séminaire sur le transfert, au moment où il introduit la question à partir de son commentaire sur le Banquet de Platon. L'amour est bien au commencement de l'histoire de la psychanalyse, et c'est en cela que s'origine la question du transfert comme l'un de ses quatre concepts fondamentaux à partir duquel Freud, d'une part, et Lacan de l'autre vont aborder les éléments liés à la technique, mais aussi au dispositif de la cure.

Autre citation à propos de l'amour : cette phrase du surréaliste André Breton que j'ai particulièrement retenue, c'est dans son récit de 1934 intitulé « L'amour fou » : « Il va sans dire que, dans ses conditions, l'émotion très spéciale dont il s'agit peut surgir pour moi au moment le plus imprévu et m'être causée par quelque chose, ou par quelqu'un, qui, dans l'ensemble, ne m'est pas particulièrement cher. Il ne s'en agit pas moins manifestement de cette sorte d'émotion et non d'une autre. J'insiste sur le fait qu'il est impossible de s'y tromper : c'est vraiment comme si je m'étais perdu et qu'on vînt tout à coup me donner de mes nouvelles. »

La conception d'un *hasard objectif* propre au surréalisme d'André Breton n'est pas sans rapport avec cette sorte de phénoménologie de l'amour où s'exprime la manifestation d'une certaine nécessité extérieure. Le psychanalyste qui interroge la question du processus analytique est bien évidemment interpellé par cette façon de signifier la question d'une émergence subjective au lieu de

l'Autre, sous-tendue par l'actualisation de ce qui pourrait, tout à fait, être rapporté au transfert, comme condition préalable d'un mouvement psychique propice à la restructuration des paramètres de la subjectivation.

Ce phénomène de l'amour tel que Breton le signifie, suppose une certaine structure que nous retrouverons en effet dans la conceptualisation psychanalytique du transfert comme levier de la cure, avec toutes les interrogations qui résultent des points d'achoppements qui se posent en travers de son effectuation.

Qu'en est-il donc de la question de l'amour et du transfert, dans les conceptualisations freudienne et lacanienne, dans la mesure où on peut considérer aujourd'hui - et bien qu'il y ait eu dans l'histoire du mouvement psychanalytique de nombreuses voix contribuant au développement de la discipline - que tout l'édifice de la théorie sur lequel repose le champ conceptuel est articulé autour des éléments premiers que l'un et l'autre ont pu poser sur le réel de leur rencontre avec la question de l'autre ?

Nous verrons que c'est à partir de l'amour et de ses manifestations ou points d'achoppement dans le réel que chacun a pu s'introduire et cheminer dans la question qui les mènera au lieu d'un établissement des fondements théoriques de la psychanalyse eux-mêmes. D'où l'intérêt d'aborder le procès de leur théorisation qui n'est pas sans rapport avec la question de la cause, la question du désir de l'analyste, indissociable de ce qui se joue, à la fois dans la mise en œuvre du processus analytique, mais aussi dans la conceptualisation elle-même du transfert comme agent de ce processus. Rien d'étonnant donc dans ce que dit Lacan à propos des différentes conceptualisations du transfert, dans son séminaire de 1964 sur les quatre concepts de la psychanalyse, qu'elles ne sont pas sans révéler la part de désir propre et de structure symbolique que chacun de leurs auteurs engage dans son élaboration.

1) Les origines freudiennes de la conception du transfert

La situation première qui a mis au jour la problématique du transfert dans la psychanalyse, depuis ses origines, reste sans doute le cas de Bertha Pappenheim. Traitée en 1882 par J. Breuer par le procédé de la catharsis hypnotique, Anna O fut la première patiente hystérique qui révéla, dans le cours de ses manifestations symptomatiques, la part de désir de son thérapeute impliquée dans la relation. Il se trouve que Breuer, devant la signification effective de la chose, son impact aussi dans le champ de la réalité, prit la fuite, laissant à Freud sur les bras la charge du « bébé » qu'il n'avait pu reconnaître. A ce sujet, Lacan, dans le séminaire sur le transfert, parlera d'un « accident inaugural qui détourna l'éminent Breuer de donner à la première expérience, pourtant sensationnelle de la

talking cure, toute sa suite. » « Il reste bien évident que cet accident était une histoire d'amour, dira-t-il encore, et que cette histoire d'amour n'ait pas existé seulement du côté de la patiente, ce n'est absolument pas douteux non plus. »

Lacan reprendra ce point dans le séminaire de 1964 sur les quatre concepts pour dire encore que si la grossesse nerveuse d'Anna O est un symptôme, selon la définition du signe qu'il manifeste, elle représente quelque chose pour quelqu'un. Et en cela elle est la manifestation du désir de Breuer. Si l'enfant qui naîtra réellement dans la famille Breuer dans l'après-coup de la fuite, se suicidera quelques dizaines d'années plus tard, (Jones dans sa biographie de Freud, puis Lacan mettent l'accent sur cet événement) la question ouverte laissée donc à la charge du désir de Freud fera son chemin et poursuivra les avancées du fondateur de la psychanalyse, sur le fil de ses rencontres avec la série des hystériques qui suivront. Freud, de s'être posé là, dès l'origine, en tiers interprétant d'un effet de discours, a rendu possible l'intégration au processus de la cure de la dimension du désir de l'Autre.

Sur le chemin de ses rencontres, on peut trouver une autre figure tout aussi célèbre à partir du moment où fut découverte son existence en 1977¹, c'est le cas Sabina Spielrein. Sabina Spielrein, c'est la patiente de Jung. Elle est la première avec laquelle il découvre et expérimente dès 1904, au Burghölzli, la méthode freudienne des associations libres. Il est intéressant de la citer parce qu'elle s'est adressée à Freud, au moment où elle se débattait avec les conséquences meurtrières du passage à l'acte de son thérapeute, dans la réponse sexuelle qu'il apporta à l'expression de son transfert amoureux. Sa rencontre avec Freud, sur le chemin de sa mésaventure avec Jung et dans les moments de rapprochements des deux hommes, s'est traduite par un intérêt pour la psychanalyse et des travaux de recherche qu'elle a présentés en 1911 aux soirées du mercredi de la Société de Vienne. Absente de l'histoire officielle du mouvement psychanalytique, elle a fait partie cependant du cercle des individus qui ont participé, autour de Freud, à l'élaboration de la théorie analytique et à la diffusion de la psychanalyse. Sa thèse notamment, intitulée « *la destruction comme cause du devenir* »², fut à l'origine de l'élaboration de Freud de la pulsion de mort. Freud la cite effectivement dans une note de bas de page de son *Jenseits*³, paru en 1920, et où il fait référence à ses travaux sur l'instinct de destruction. Différence notoire cependant avec Freud, la compulsion de destruction de Spielrein fait partie intégrante de la libido, elle lui est constitutive, tandis que Freud s'attache à

¹ Sabina Spielrein, *Entre Freud et Jung*, Paris, Aubier, 1981. Dossier découvert par Aldo Carotenuto et Carlo Trombetta.

² *Ibid.*

³ Sigmund Freud, « Au-delà du principe de plaisir » dans *Essais de psychanalyse*, ch. 6, Paris, Payot 1981, p. 114 : « Dans un travail riche de contenus et de pensées mais qui malheureusement ne m'est pas toujours parfaitement clair, Sabina Spielrein a anticipé toute une partie de cette spéculation. Elle caractérise la composante sadique de la pulsion sexuelle comme « destructrice ». (Die Destruktion als Ursache des Werdens, 1912, Jb. Psychoanal. Psychopath. Forsch., IV)

poser pour les différencier les deux types de pulsions, Éros et Thanatos. Est-il insensé de mettre en rapport son élaboration de l'instinct de destruction avec la question du maniement du transfert, dans la détermination symbolique du traitement qu'elle a subi ? Son rapprochement de Freud, au regard de ce que l'on sait de l'issue de la relation des deux protagonistes, dans cette même temporalité, marque en tout cas la tentative d'une élaboration de son désir meurtri à l'adresse de la psychanalyse naissante. Toutefois la correspondance retrouvée en 1977⁴ révèle aussi, dans le contexte relationnel du trio, l'absence de Freud au lieu d'une neutralité suffisante pour un réel décollement et malgré ses investissements libidinaux nouveaux, son transfert envers Jung est resté irrésolu. Elle mourut assassinée par les nazis et dans son incapacité à reconnaître la haine dans le désir de l'Autre⁵.

On voit bien que depuis « L'interprétation des rêves »⁶, et l'introduction d'une première théorisation de l'inconscient, la question de la praxis impose de définir les paramètres d'un dispositif qui engage le psychanalyste dans sa fonction et lui permet de prendre en compte l'actualisation, dans la cure, du matériel de l'analyse. A suivre Freud, l'analyste, dans son abord des cinq psychanalyses qui restent les cas fondateurs de sa doctrine, on ne peut dissocier l'enseignement théorique qu'il organise et structure de la position qu'il tient face à l'analysant. Dans ses notes retrouvées de la psychanalyse du Dr Langer, *l'Homme aux rats*, on peut suivre ce processus au lieu de son propre mouvement psychique et l'étude du cas s'enrichit considérablement de ce qui apparaît du côté de l'autre face de la question. La psychanalyse n'est bien évidemment pas une technique opérationnelle en soi et dissociée du psychanalyste qu'elle a produit. Elle n'est pas non plus une intellectualisation, un travail de la pensée détaché d'une forme de réel que produisent dans les discours les sollicitations pulsionnelles provoquées. Le texte sur l'amour de transfert⁷ essaie de démontrer la teneur de leurs impacts sur le registre de la parole et l'importance, pour la direction de la cure, d'une élaboration dans le travail analytique de ces impacts. Il est daté de 1915 et il s'adresse aux jeunes psychanalystes, ou plutôt aux praticiens de la toute jeune psychanalyse, confrontés aux difficultés les plus éclatantes de la pratique, comme si la question de l'amour relevait d'un premier surgissement sur la scène de la cure, bouleversant et, en même temps, qui oblige, « une comédie [...] soudainement interrompue par un événement réel, [...] comme lorsque le feu éclate pendant une représentation théâtrale » dit Freud. La difficulté l'oblige en tout cas à une certaine parole sur le sujet qui, dans le fond, ne fait que redessiner les contours du dispositif de la cure à partir des

⁴ Sabina Spielrein, *op. cit.*

⁵ *Entretien* avec Menicha Spielrein, cité par Elisabeth Marton réalisatrice du film *Mon nom était Sabina Spielrein*. Long métrage 2002

⁶ Sigmund Freud, *Œuvres Complètes*, Tome IV, *L'interprétation du rêve* (1899-1900) Paris, Puf, 2004

⁷ Sigmund Freud, *Bemerkungen über die Übertragungsliebe* (1915), traduit par *Observations sur l'amour de transfert* dans *La technique psychanalytique*, Paris, Puf, 1997

principes fondamentaux qui en permettent son effectuation. Le psychanalyste a à se tenir au lieu d'une écoute qui garantit les écarts entre discours conscient et discours inconscient, pour permettre aussi une différenciation essentielle des registres, d'une part de la temporalité (différence entre l'actuel et le passé), d'autre part de la réalité effectivement concernée (différence entre réalité psychique et réalité objective). L'amour de transfert, tel qu'il le présente dans ce texte, s'inscrit, à cet endroit, comme l'articulation entre ce qui, du passé, demande à advenir comme possible, et ce qui de l'avenir, comme pure potentialité, demande à s'ancrer dans la cause du désir du sujet. En cela, il est à la fois vérité et illusion, répétition et création nouvelle, d'une réalité subjective qui se constitue dans l'espace symbolique mais aussi physique de la parole. Le texte sur l'amour de transfert met surtout l'accent sur la responsabilité du psychanalyste dans ce devenir du sujet (Freud parle de guérison de la névrose), à partir du moment où il est reconnu que l'adresse de la parole est impliquée dans ce qu'il en est de cette parole. Le point fort de ce texte est pour Freud, de souligner la reconnaissance de cet ancrage du désir dans la demande d'amour de l'analysant, qu'il s'agit donc de considérer au lieu de ce qu'elle revêt comme vérité et en même temps comme force de vie. Le psychanalyste est l'agent provocateur de cette émergence, c'est pourquoi il lui incombe de faire découvrir à son patient tous les fantasmes et désirs sexuels qui s'y rapportent dans leurs fixations infantiles qui font l'objet de sa névrose. Ainsi, explicitant en premier lieu en quoi l'amour peut être une résistance au travail de l'analyse, il démontre en même temps que l'amour, toujours authentique dans sa manifestation, quoique moins libre dans le transfert puisque noué à la névrose, est non seulement premier, mais que c'est un des buts de l'analyse que de permettre à l'analysant de disposer librement, après résolution des nœuds de sa névrose, de sa faculté d'aimer. S'il est « interdit à l'analyste de céder » devant les sollicitations amoureuses du transfert de l'analysant, c'est parce qu'« il doit pouvoir l'aider à traverser une des phases les plus décisives de sa vie », c'est-à-dire, « lui enseigner à vaincre le principe de plaisir, à renoncer à une satisfaction immédiate, non conforme à l'ordre établi et cela en faveur d'une autre plus lointaine et peut être aussi moins certaine, mais irréprochable aux points de vue psychologique et social ». Ainsi, même s'il ne dit pas comme tel, on entend finalement que l'amour de transfert comme résistance de l'analysant n'est autre que l'écho d'une résistance de l'analyste lui-même, face à l'amour, résistance qui inclut sa relative capacité à faire face à l'adversité, qu'elle provienne du champ extérieur à la cure, ou de ses propres dispositions pulsionnelles.

C'est ce qui nous permettra de faire la transition avec l'abord de Lacan.

2) La lecture lacanienne de l'amour de transfert

J'ai donné, dans ma lecture du texte de Freud, une interprétation qui n'est pas sans renvoyer aux signifiants d'un apport des enseignements de Lacan, dans l'après-coup de Freud. Il est vrai qu'avec Lacan et les possibilités de traduction que ses élaborations ont permis, il est possible de trouver un décollement des inductions purement imaginaires de la théorie freudienne. Dans cet après-coup de la théorie freudienne que constitue son séminaire, il est aussi possible de repérer à quel point la formulation de Freud est liée à la question de la définition de la névrose comme nouage des pulsions autour du mythe œdipien, fonctionnant comme le point de centrage symbolique à partir duquel s'ordonne la question de la castration. La manière dont Freud parle de l'amour de transfert s'inscrit ainsi indéniablement dans sa conception de l'analyse comme traversée de l'œdipe et, puisque la question est toujours posée au féminin, on ne peut qu'être renvoyé à ce qu'il amène du côté de la constitution de la féminité de la petite fille, quand il évoque l'entrée de la fille dans l'œdipe, c'est à dire le passage, « le transport », (*Überführung* dans le texte, à distinguer de *Verführung* : séduction) des investissements libidinaux de la mère vers « l'homme-père »⁸. Il y a dans la constitution de la féminité de la fille, une dimension de transport, de transfert, qui n'est pas loin d'un processus métonymique où, dans le passage, s'élabore une forme de secondarisation de ses premiers émois pulsionnels en direction de son premier objet d'amour. Après avoir évoqué, dans le texte sur l'amour de transfert, la difficulté provoquée par la mise en acte de la réplique et des clichés des situations infantiles, Freud avance que les arguments de l'interprétation analytique se présentent comme le levier permettant au moins l'atténuation de l'amour de la patiente sinon, sa « transposition » (*Umwerfen* : renverser / bouleverser / culbuter), afin de surmonter (*überwinden*) la situation. Les signifiants allemands nous laissent entendre que l'amour de transfert qui surgit dans le cours du travail analytique peut être conçu comme l'émergence, sur la scène analytique, des conditions qui permettraient à l'analysante d'accéder au second temps de sa constitution subjective, en l'occurrence passer de la métonymie œdipienne à la métaphore créatrice, pour ce qui est de la réalisation de sa capacité à faire de son désir une potentialité de devenir pour elle-même comme pour l'autre de l'amour. Les travaux de Michèle Montrelay, (1970) intitulés « Recherches sur la féminité »⁹, sont fort intéressants par rapport à cet aspect de la conception freudienne des effets de subjectivation de l'analyse, dans le champ de la féminité. Elle souligne que la parole de l'analyste est située dans le registre d'une extra-territorialité, écho de la question de l'abstinence évoquée par Freud, qui conduit la sexualité de l'analysante vers un champ qui excède la question du corps et du sexe, la question donc des satisfactions immédiates et substitutives, tellement désastreuses si elles se produisent au lieu de l'analyse. Au sujet du travail de la parole, elle parle aussi d'une structure de la jouissance produite par l'effet d'une perte qui fait passer le sexuel dans le discours de la

⁸ Sigmund Freud, *Sur la sexualité féminine* dans *La vie sexuelle*, Paris, Puf, 1999, p.142

⁹ Michèle Montrelay, *Recherches sur la féminité*, dans *L'Ombre et le Nom*, Paris, Éditions de minuit, 1977

métaphore. Il s'agit bien d'une opération symbolique qui creuse l'espace d'un entre-deux des signifiants, et cette opération est entièrement liée aux effets de l'interprétation analytique, donc de la position de l'analyste au lieu de la parole. N'est-ce pas de ce processus dont il est question dans le propos de Freud ? Il ne manque pas en effet de souligner qu'il existe aussi une catégorie de femmes qui n'accéderont jamais à cette possibilité de métaphore signifiante, produite par le travail de l'analyse, et pour lesquelles donc, l'échec du traitement est inévitable. Freud fait référence explicitement à « des femmes à passions élémentaires, des enfants de la nature, que des compensations ne sauraient satisfaire et qui refusent d'échanger le matériel contre le psychique ». Très freudienne, M. Montrelay fait la différence du côté du féminin entre deux sortes de jouissances, l'une archaïque et immédiate liée aux pulsions pré-oedipiennes, tandis que secondairement, peut se parfaire par le travail de l'analyse une autre jouissance, celle-ci liée au discours et qui s'écrit elle-même comme discours sur la surface d'un corps, dont la perte de la première est le prix à payer pour l'émergence de la représentation.

À présent, nous pouvons aborder l'apport de Lacan et nous verrons que le point d'entrée est différent, donnant à la conception de Freud un prolongement qui va approfondir cette question de la position de l'analyste dans le champ de la parole, pour situer finalement le désir de l'analyste comme essentiel à l'opération du transfert, au sens du processus de la cure.

Lacan n'est pas entré dans le champ analytique par la voie hystérique, comme l'inventeur de la psychanalyse. Lacan est psychiatre et sa rencontre avec Freud se produit, en 1932, alors qu'il rédige le cas de sa thèse de psychiatrie, auquel il fera allusion à différentes reprises, sur le fil de sa trajectoire et dans le procès de sa théorisation. Marguerite Anzieu est la patiente dont il s'occupe particulièrement, depuis son passage à l'acte hétéro-agressif sur une femme célèbre et en vue dans le monde du spectacle, parce qu'elle s'est permise de révéler, outrageusement, la question du réel du sexe. Il l'écoute alors assidûment chaque jour, à l'hôpital Sainte-Anne où elle est internée, et prend très au sérieux les vérités qu'elle lui livre sur la persécution qu'elle a subie, elle et son fils Didier, tout en s'intéressant par ailleurs aussi fortement à cet autre aspect de ce qu'il appelle à l'époque sa personnalité, son talent singulier pour l'écriture. Dans son écriture à lui, à commencer par l'objet de sa thèse¹⁰, Marguerite Anzieu est renommée, elle devient *Aimée* et par ce truchement elle obtient de lui la publication, jusque là refusée du symbolique, de quelques uns de ses écrits.

On retiendra du cheminement de Lacan dans la question d'*Aimée*, au delà de la rencontre réelle, que non seulement « elle était très touchante »¹¹ mais aussi que « dans le domaine de l'amour,

¹⁰ Jacques Lacan, *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, Paris, Seuil, initialement 1932

¹¹ 1970 : exposé chez le Dr Daumézou paru dans *le Bulletin de l'association freudienne*, janvier 1987

[sa patiente] pouvait sûrement en avoir gros contre la fatalité. »¹² Dans sa conférence du 24 novembre 1975 à l'université de Yale aux USA, c'est à cette rencontre, qu'il fait référence, alors qu'il vient interroger, tout particulièrement, devant une assemblée d'étudiants, la question du désir de l'analyste, la cause inaugurale du devenir analyste. En 1975, après RSI¹³ et le nœud borroméen en place de Noms-du-Père, et alors qu'il débute son séminaire sur le sinthome, la vérité qu'il vient soutenir à cet endroit, « la vérité vraie »¹⁴ dit-il, et que semble lui avoir enseigné Marguerite Anzieu, c'est que la question de la cause de l'analyste se situe du côté de l'impossible qui ek-siste et réside entre l'homme et la femme.

On se souvient que Freud nous avait laissé, avec le champ des névroses mais avec aussi sa théorisation du narcissisme¹⁵, sur la question de la relation d'objet impliquant que les psychotiques n'auraient pas accès au transfert, du fait du mur infranchissable du narcissisme. Lacan montrera, dès l'année 1956, les impasses de cette conceptualisation qui a pu entraîner les psychanalystes post-freudiens sur la voie d'une fin d'analyse du côté de l'identification au moi de l'analyste. Si elle s'est faite à partir de la psychose et plus particulièrement de la paranoïa, l'entrée de Lacan dans le champ analytique porte les germes d'une tout autre conceptualisation de la question de la fin de l'analyse et du devenir analyste. Avec Marguerite Anzieu mais surtout avec ce qui peut être repéré, dans l'après-coup, de la place sinthomale qu'il a tenue dans sa structure, autrement dit de son propre transfert à lui en direction du savoir de Marguerite¹⁶, on voit se profiler, la notion de sujet-supposé-savoir qu'il théoriserait dès 1964, dans le séminaire qui suivra l'interruption de celui sur *les Noms-du-Père* (20 novembre 1963). Le 29 novembre 1967, dans le cadre de son séminaire sur *l'acte psychanalytique*, quatre années après cette interruption et au moment de la Proposition de la Passe, il propose une mise en correspondance des séminaires de deux périodes, que la séance unique sur *les Noms-du-Père* vient distinguer. Identifiant ainsi une forme de bouclage, cette quatrième année de la deuxième période, avec la question de l'acte, vient répondre et faire écho aux septième et huitième année de la période précédente, en l'occurrence aux séminaires sur l'éthique et le transfert réunis.

Dès les débuts donc, avec Lacan, l'amour dans le transfert devient l'amour du savoir à quoi se rapporte la demande, dans la métonymie de la chaîne signifiante. Dès lors, la question du transfert se noue à la dimension du lieu de la vérité, le lieu de l'Autre, où le sujet cherche sa certitude. A confondre l'énoncé du discours et son énonciation, le problème du transfert a pu être interprété du côté du danger que représente la possibilité que l'Autre soit trompé. Ce qui a amené

¹² 1975 : conférences et entretiens dans les universités nord-américaines, *Scilicet 6/7*, Paris, Seuil du champ freudien, 1976

¹³ Jacques Lacan, *Le séminaire XXII, RSI, 1974 – 1975*, non édité

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ Sigmund Freud *Pour introduire le narcissisme* (1914) dans *La vie sexuelle*, Paris, Puf, 1999

¹⁶ D'après les travaux de Jean Allouch, *Marguerite ou l'aimée de Lacan*, Paris, E.P.E.L, 1990

des considérations plus ou moins idéalisantes concernant l'intégrité de l'analyste où il s'agit pour lui de ne pas se tromper, tandis qu'il se pourrait aussi qu'il soit lui-même trompé. Mais c'est alors substituer la réalité à la dimension du signifiant par rapport à quoi le sujet se constitue, ce qui ne relève pas de l'analyse mais d'une considération psychologisante qui rabat le sujet sur la question du moi. La place du sujet-supposé-savoir dans le processus de la parole est intrinsèquement lié à la dimension du transfert dans la mesure où il est en position de soutien de l'action elle-même de la parole. Dans la Proposition d'octobre 67, Lacan amène l'écriture d'un mathème du transfert¹⁷ qui rend bien compte de la dimension de l'Autre dans laquelle la chose analytique se situe. Le transfert se produit au lieu d'un signifiant particulier, dans son rapport à un autre signifiant, quelconque, produisant la place d'un sujet-supposé-savoir, c'est-à-dire un sujet supposé par le signifiant qui le représente pour un autre signifiant, « formation non d'artifice mais de veine, comme détachée du psychanalysant »¹⁸. Le savoir supposé n'est pas attribuable à un Autre comme dans la conception de Descartes, mais à un sujet. La particularité de ce sujet dans le procès analytique réside dans le fait qu'il n'est pas un sujet barré mais « un sujet lesté d'un savoir insu » (J. Allouch). C'est ce qui fait que le transfert est une objection à l'intersubjectivité et c'est par là que nous aborderons la question de l'amour telle qu'elle se pose dans le séminaire sur le transfert.

Dans le séminaire sur le transfert¹⁹ (1960), il s'agit bien de prendre son départ sur une élucidation de la structure de l'amour, à partir du banquet de Platon, en posant aussi la question de savoir ce que le transfert a à voir avec l'amour. Du banquet et à propos de l'amour, il extrait la célèbre métaphore où « c'est en tant que la fonction de *l'erastes* (l'amant) pour autant qu'il est le sujet du manque, se substitue à la fonction de *l'eromenos* (l'objet aimé) que se produit la signification de l'amour. » L'amour est une signification métaphorique qui résulte d'une substitution. Le fameux mythe de la fleur²⁰ est une façon de l'amener, la fonction du mythe étant nécessaire car elle renvoie au fait qu' « il est toujours inexplicable que quoi que ce soit réponde dans le réel au désir ». Le miracle de l'amour, c'est la main qui apparaît du côté de l'objet pour aller à la rencontre de l'autre main qui se tendait. Il se produit parce que telle est la voie d'accès à l'être de l'Autre. (M.

Safouan)

¹⁷ « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'Ecole », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p.248

¹⁸ *Ibid*

¹⁹ « Je fais remarquer que j'ai mis longtemps à venir à ce cœur de l'expérience. Selon le point où l'on date ce séminaire [...], c'est la huitième ou dixième année que j'aborde le transfert. Je pense que vous verrez que ce long retard n'était pas sans raison » Jacques Lacan *Le séminaire VIII, Le transfert*, séance du 16 novembre 1960

²⁰ « J'ai le droit pour introduire ceci, pour le matérialiser devant vous, de compléter son image, d'en faire vraiment un mythe. Et cette main qui se tend vers le fruit, vers la rose, vers la bûche, qui soudain flambe, [j'ai le droit] d'abord de vous dire que son geste d'atteindre, [d'attirer], d'attiser, est étroitement solidaire de la maturation du fruit, de la beauté de la fleur, du flamboiement de la bûche, mais que, quand dans ce mouvement d'atteindre, d'attirer, d'attiser, la main a été vers l'objet assez loin, si du fruit, de la fleur, de la bûche, une main sort qui se tend à la rencontre de la main qui est la vôtre, et qu'à ce moment-là c'est votre main qui se fige dans la plénitude fermée du fruit, ouverte de la fleur, dans l'explosion d'une main qui flambe, ce qui se produit là alors c'est l'amour ! » Jacques Lacan *Le séminaire VIII, Le transfert*, séance du 7 décembre 1960

En ce qui concerne le transfert, Lacan fait remarquer que si d'un côté il a affaire avec l'automatisme de répétition, de l'autre il touche aussi bien à l'amour. Mais il y a une différence notable avec la situation amoureuse, cette différence est amenée par le positionnement de Socrate dans le banquet, où Lacan repère ce qu'il en est de la place du désir de l'analyste. Socrate ne répond pas à la demande, il préserve le vide nécessaire à la constitution du désir dans l'Autre où résonne le *che vuoi* ? Ce vide, c'est le lieu où le désir de l'analysant se symbolise par la fonction symbolique du phallus comme signifiant du manque de signifiant. C'est aussi parce que Socrate sait les choses de l'amour qu'il refuse d'entrer dans la danse et de se manifester comme *erastes* (amant), là où il lui faudrait d'abord se reconnaître comme *eromenos* (aimé). Au lieu de cela, il renvoie Alcibiade à la question de la vérité de son désir. On voit bien là que le rapport discursif induit par cette configuration des places récuse toute forme d'intersubjectivité dans laquelle l'amour comme tel pourrait avoir lieu, pour produire la situation d'un amour dit de transfert dont l'efficace va résider au lieu d'une ouverture/fermeture, vérité/illusion où se loge l'objet cause du désir que l'analysant a placé dans l'analyste. Finalement, la répétition du transfert est une actualisation du passé qui attend d'être entendue au lieu de l'Autre, et si le ressort de l'amour réside dans le fait que le désir est désir de l'Autre, l'amour de transfert surgit parce que du désir de l'Autre on ne sait rien.